

Raková, Zuzana

La réflexion sur la traduction - survol historique

In: Raková, Zuzana. *Les théories de la traduction*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 19-56

ISBN 978-80-210-6890-2; ISBN 978-80-210-6893-3 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/130681>

Access Date: 20. 03. 2025

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

LES THÉORIES DE LA TRADUCTION

A. La réflexion sur la traduction - survol historique

A.I. Traductions de la Bible - le Moyen Âge, la Renaissance

Pendant toute la période du Moyen Âge et de la Renaissance, c'est la traduction de la Bible et des textes liturgiques qui constituait une partie non négligeable de la production des textes traduits en Europe. Les premières traductions en langue romane (parlée sur le territoire de la France actuelle) sont des traductions de textes religieux du latin : *La Cantilène de saint Eulalie* (883), *Le Poème de saint Alexis* (1050). (Oseki-Dépré, 2011 : 23)

Saint-Jérôme (347-419), le patron des traducteurs de nos jours, est connu en tant qu'auteur principal de la *Vulgate*, traduction de la Bible en latin, qui consistait en une révision des traductions déjà existantes (*l'Itala* et la *Vetus latina*) du Nouveau Testament, et en une traduction intégrale de l'Ancien Testament à partir des originaux araméen et hébraïque. À cause de sa traduction de la Bible, il était accusé d'hérésie, notamment parce qu'il avait traduit certains passages de manière différente par rapport à des traductions précédentes, jusque-là usitées. Par exemple saint Augustin, ne connaissant cependant pas l'hébreu et seulement un peu le grec, contestait la traduction de la Bible de saint Jérôme. Celui-ci réagit à ses critiques en rédigeant en 395 ou 396 sa lettre adressée à Pammaque (Pamachus, sénateur romain, mort au V^e s.) *De optimo genere interpretandi*, dans laquelle il défend ses principes et méthodes de traduire, pour se justifier contre les accusations d'avoir falsifié et modifié les Écritures, en ne les traduisant pas mot à mot. Dans son approche méthodologique, saint Jérôme s'appuie sur les réflexions des orateurs romains Cicéron et Horace, exprimées respectivement dans *De optimo genere oratorum* et dans *Ars poetica*. Saint Jérôme résume ainsi ses expériences avec la traduction : « Si je traduis mot à mot, cela rend un son absurde ; si, par nécessité,

je modifie si peu que ce soit la construction ou le style, j'aurai l'air de désertier le devoir de traducteur. » (Ballard, 1992 : 48) Saint Jérôme conclut qu'il faut *non verbum e verbo, sed sensum exprimere de sensu*, soit traduire « le sens plutôt que les mots du texte ». Il modifie le texte original là où il considère que celui-ci nécessite des clarifications ou des explicitations. (Ballard, 1992 : 45-50) Les mêmes critères seront d'ailleurs appliquées par Martin Luther en sa version allemande de la Bible, réalisée entre 1521 et 1534.

Avec la Réforme protestante, la traduction de la Bible revêt une importance particulière ; la traduction n'est pas une simple affaire de transfert entre deux langues et cultures, mais devient une affaire religieuse, idéologique et politique.

Martin Luther (1483-1546) «L'affaire des Indulgences provoque la réaction de Luther. Ses 95 thèses affichées sur les portes de l'église du château de Wittenberg marquent le début de la Réforme. L'édit de Worms fait de Luther un hors-la-loi. Réfugié au château de Wartburg, en 1521, il traduit en quelques mois le *Nouveau Testament* en allemand. Il continuera sa traduction de l'*Ancien Testament* jusqu'en 1534.» (Ballard, 1992 : 139) «Dès 1530, il compose *Ein Sendbrief vom Dolmetschen*, où il accorde en général une importance prépondérante à la langue cible même s'il préfère parfois, pour assurer la qualité de sa traduction, coller au texte source. C'est pour adapter son texte au public de la langue cible qu'il est amené à créer divers aménagements qu'on lui a reprochés. Son objectif est de ne pas latiniser l'allemand, mais au contraire d'écrire dans cette langue de façon naturelle ou idiomatique. » Luther souligne que c'est la langue d'arrivée (LA) qui doit guider le travail du traducteur, non pas la langue de départ (LD), son objectif est de créer un équilibre entre les deux langues. (Ballard, 1992 : 140)

«Luther s'est expliqué sur la méthode dans son *Épître sur l'art de traduire et sur l'intercession des saints* (1530). Ce petit traité fut envoyé par lui, le 12 septembre 1530, à Wenceslas Link, sous forme de lettre. Le destinataire était chargé de le publier sous son titre d'origine, ce qu'il fit la même année. Luther donne cette lettre comme une réponse à la double question qui lui aurait été posée par un ami au sujet de sa traduction des Romains (3 : 28) et de l'intercession des saints. [...] L'Épître de Luther n'a rien d'un traité scientifique, c'est une réponse polémique à une attaque polémique, elle vise à défendre une manière de traduire, à affirmer les positions d'un réformateur....» (Ballard, 1992 : 140)

«Il y expose entre autre les principes de la traduction dynamique, fondée sur le respect de l'usage de la langue d'arrivée et le fait que cet usage génère des termes qui n'apparaissent pas dans le texte de départ.» (Ballard, 1992 : 142) «Car ce ne sont pas les lettres de la langue latine qu'il faut scruter pour savoir comment on doit parler allemand, comme le font les ânes ; mais il faut interroger la mère dans sa maison, les enfants dans

les rues, l'homme du commun sur le marché, et considérer leur bouche pour savoir comme ils parlent, afin de traduire d'après cela ; alors ils comprennent et remarquent que l'on parle allemand avec eux.» (Luther, 1530, Oeuvres, t. IV, Genève, 1964 : 95, trad. Jean Bosc, cité par Ballard, 1992 : 142-143)

William Tyndale (1490-1536) était influencé par Luther et aussi par Érasme. En 1522, il commence à traduire aussi le *Nouveau Testament* (en anglais), en se servant comme base du texte grec et des notes d'Érasme. Il n'est pas soutenu par les milieux officiels ; il part pour l'Allemagne afin de rencontrer Luther et il publie sa traduction en 1525 à Cologne. C'est la première traduction du *Nouveau Testament* en anglais. Cette traduction, envoyée en Angleterre en 1526, est cependant interdite par l'Église car elle est influencée par le protestantisme. Pourtant, Tyndale continue son travail de traduction de la Bible en anglais et dès 1530, il commence à publier sa traduction de l'*Ancien Testament*. En 1535, il est arrêté à Anvers, pendu et brûlé en 1536. (Ballard, 1992 : 145) Sa fin de vie tragique rappelle celle d'un autre traducteur, Étienne Dolet. La traduction de la Bible de William Tyndale servit de base à des traductions suivantes qui aboutirent à la *Version Autorisée* (1611), aussi connu sous le nom de la Bible du roi Jacques, parce que le projet de traduction était initié par le roi Jacques Ier d'Angleterre, qui fut la Bible officielle en Angleterre pendant presque trois cent ans. (Ballard, 1992 : 145-146)

A.II. L'Humanisme français (+ anglais, espagnol) - Clément Marot, Étienne Dolet, Jacques Amyot, François de Malherbe

Il est difficile d'évoquer la traduction en français avant la Renaissance. Il y avait bien sûr des traductions liturgiques ou administratives en ancien français, mais le latin garda son rang de langue cible des traductions jusqu'au XVI^e siècle au moins pour les textes littéraires et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle pour les textes scientifiques. Le tournant a eu lieu cependant au milieu du XVI^e siècle : en 1539, le roi de France décrète par l'*Ordonnance de Villers-Cotterêts* le français langue officielle, égale au latin, langue de savoir et de l'élite. Grâce à l'essor de l'imprimerie, les penseurs de l'humanisme profitaient du décret royal pour diffuser le savoir parmi le peuple en multipliant les traductions dans les langues vernaculaires, comprises par tout le monde. (Guidère, 2010 : 30)

«Le désir de s'approprier les oeuvres de l'Antiquité a provoqué en France au XVI^e siècle une importante activité de traduction, souvent patronnée par les souverains.

Autour de cette pratique se sont développée la recherche de documents originaux, l'étude des langues et la réflexion sur les problèmes et les options de traduction. Conscients des propriétés différentes des langues, les traducteurs, comme ceux du siècle précédent, rejettent le mot à mot et pratiquent une traduction plus ou moins libre. Les traducteurs français de la Renaissance pratiquaient une forme d'étoffement presque systématique sous la forme de couples de synonymes tels que «la haine et la malveillance». Cet usage, sporadique au XIV^e siècle, s'est généralisé au XV^e siècle et faisait partie de la rhétorique du temps. Au point qu'un rhétoricien de l'époque, Pierre Fabri, dans un traité de 1521, érige cette pratique en précepte et montre comment l'on applique ce type d'amplification. C'est ainsi qu'au lieu de dire: «Jesuchrist nasquit de Marie» on dira: «Nostre sauveur et redempteur Jesus pour nostre salvation est né de la tressacrée et glorieuse Vierge Marie». L'amplification fait donc partie des procédés du «beau style» et aussi des processus d'éclaircissement du texte. Dans le même traité Pierre Fabri rappelle que l'on use d'un style concis pour les «clercs» et d'un style plus «allongé» et claire pour les «simples gens». » (Ballard, 1992 : 101)

« Jusqu'à vers 1530 le monde des latinistes (Église, Université, Magistrature) maintient ses positions contre les innovateurs qui avaient pour eux le soutien du roi et le nombre croissant de nobles et de bourgeois appréciant de lire des ouvrages dans leur langue et notamment des traductions. La traduction ne prend véritablement son essor en France qu'aux alentours de 1530. Pour les premières publications, les imprimeurs utilisent d'abord, par un souci de rentabilité, des traductions déjà anciennes d'oeuvres qui ont fait leurs preuves. C'est ainsi que vers la fin de XV^e siècle, on voit paraître des traductions qui datent le plus souvent du XIV^e siècle. Il y a une certaine continuité dans le refus du littéralisme. Les mots «traduire» et «traducteur» n'existent pas encore à la fin du XV^e siècle, on dit que l'on «translate» ou «met en français». » (Ballard, 1992 : 103)

« C'est ainsi que, dès la fin du XV^e siècle, tant par la reprise de traductions antérieures que la perpétuation de leur méthode, on s'achemine vers un style de traduction qui culminera avec Amyot et qui parfois annonce les libertés que Perrot d'Ablancourt prendra avec le texte pour le rendre accessible. La théorisation est générée essentiellement par la traduction de textes littéraires et historiques. Les préfaces s'occupent d'un certain nombre de problèmes mais on n'y rencontre pas de formulation théorique globale. C'est depuis 1510 et surtout sous le règne de François I^{er} que l'on voit s'accroître le nombre de publications et parmi elles de traduction. Après 1529 apparaît l'idée qu'il existe des règles pour traduire et que la traduction est un art. Vers 1540, les règles sont codifiées par Étienne Dolet. En même temps, on voit apparaître dans les préfaces un sentiment d'insatisfaction : les traducteurs considèrent leur tâche comme un travail

ingrat et sans gloire. Joachim Du Bellay dans sa *Défense et Illustration de la langue française* (1549) semble mettre en lumière les causes de cette obscurité par rapport à l'auteur : l'absence d'originalité et de créativité. De façon officielle, il relègue la traduction à un rang second, encourage la création originale et déconseille la traduction poétique. Par contre Jacques Amyot avec sa traduction des *Vies parallèles des hommes illustres* apporte la preuve que le traducteur peut redonner vie à une oeuvre et la faire durer de façon neuve et originale.» (Ballard, 1992 : 125)

Étienne Dolet (1509, Orléans – 1546, Paris), écrivain, poète, imprimeur et humaniste français, qui serait, notamment selon Edmond Cary, le père fondateur de la traductologie française. L'un des théoriciens majeurs de la Renaissance, il forge les mots *traducteur* et *traduction*. Il écrit le premier traité sur la traduction : *La Manière de bien traduire d'une langue en l'autre* (1540, disponible sur le site de Gallica, Bibliothèque nationale de France, <http://gallica.bnf.fr>, p. 11-15 ; les passages explicatifs entre crochets sont ajoutés par nous) :

« La manière de bien traduire d'une langue en autre requiert principalement cinq choses. **En premier lieu**, il faut que le traducteur entende parfaitement le sens, & matière de l'auteur qu'il traduit : car par cette intelligence il ne sera jamais obscur en sa traduction : et si l'auteur, lequel il traduit, est aucunement scabreux, il le pourra rendre facile, & du tout intelligible...

La seconde chose, qui est requise en traduction, c'est que le traducteur ait parfaite connaissance de la langue de l'auteur qu'il traduit : & soit pareillement excellent en la langue en laquelle il se met à traduire. Par ainsi, il ne violera, & n'amoindrira la majesté de l'une, & l'autre langue. ... Entends, chaque langue a ses propriétés, translations en diction, locutions, subtilités, véhémences à elle particulières. Lesquelles si le traducteur ignore, il fait tort à l'auteur qu'il traduit : aussi à la langue, en laquelle il le tourne : car il ne représente, & n'exprime la dignité et la richesse de ces deux langues, desquelles il prend le maniement.

Le tiers point est qu'en traduisant il ne se faut pas asservir jusques à la, que l'on rende mot pour mot. Et si aucun [quelqu'un] le fait, cela lui procède de pauvreté et défaut d'esprit. Car s'il a les qualités dessus-dites (lesquelles il est besoing d'être en un bon traducteur) sans avoir égard à l'ordre des mots, il s'arrêtera aux sentences et fera en sorte que l'intention de l'auteur sera exprimée, gardant curieusement la propriété de l'une et l'autre langue. Et par ainsi c'est superstition trop grande (dirais je besterie ou ignorance) de commencer sa traduction au commencement de la clause [phrase] : mais si l'ordre des mots perverti [changé, modifié] tu exprimes l'intention de celui

que tu traduis, aucun ne t'en peut reprendre [personne ne peut te le reprocher]. Je ne veux taire ici la folie d'aucuns [de certains] traducteurs : lesquels au lieu de liberté se soumettent à servitude. C'est à savoir qu'ils sont si sots qu'ils s'efforcent de rendre ligne pour ligne, ou vers pour vers. Par laquelle erreur ils dépravent souvent le sens de l'auteur qu'ils traduisent, et perfection de l'une et l'autre langue. ...

La quatrième règle, ..., est plus à observer en langues non réduites en art qu'en autres. J'appelles langues non réduites encore en art certaines : comme est la Française, l'Italienne, l'Hespaignole, celle d'Allemagne, d'Angleterre, et autres vulgaires. S'il advient donc que tu traduisés quelque Livre Latin en ycelles [celles-ci] (même en la Française) il te faut garder d'usurper mots trop approchants du Latin et peu usités par le passé : mais contente-toi du commun, sans innover aucunes dictions follement, et par curiosité répréhensible. ... Pour cela n'entends pas que je dise que le traducteur s'abstienne totalement de mots qui sont hors de l'usage commun : car on sait bien que la langue Grecque ou Latine est trop plus riche en dictions que la Française. Qui nous contraint souvent d'user de mots peu fréquents. Mais cela se doit faire à l'extrême nécessité. ...

Venons maintenant à **la cinquième règle** que doit observer ung bon traducteur. Laquelle est de si grand vertu que sans elle toute composition est lourde et mal plaisante. Mais qu'est-ce qu'elle contient. Rien autre chose que l'observation des nombres oratoires : c'est à savoir une liaison et assemblément des dictions avec telle douceur que non seulement l'âme s'en contente mais aussi les oreilles en sont toutes ravies, et ne se fâchent jamais d'une telle harmonie de langage.»

Résumé des principes de Dolet:

1. Comprendre bien le sens et l'intention de l'auteur de l'original, tout en ayant la liberté d'éclaircir les passages obscurs.
2. Posséder une connaissance parfaite de la langue de départ et de la langue d'arrivée.
3. Éviter de rendre mot pour mot.
4. Employer des expressions d'usage commun.
5. Choisir et organiser les mots de manière appropriée pour obtenir la tonalité optimale.

Les principes de Dolet soulignent l'importance de la compréhension du texte de départ. Le traducteur est plus qu'un linguiste compétent : la traduction exige une évaluation culturelle et intuitive du texte de départ et la prise en compte de la position que celle-ci devra occuper dans le système d'arrivée. (Bassnett, 2009 : 80)

Dans un article publié dans le premier numéro de la revue Babel, Edmond Cary rappelait les grands traits de la vie de Dolet et commentait une reproduction de son

traité sur la traduction. Le traité de Dolet s'efforce de formuler des principes avec ordre. Il demande entre autre au traducteur de «comprendre» ; ajoutons que «comprendre pour traduire» demeure aujourd'hui encore la condition essentielle à l'effectuation de la traduction pour l'École de Paris (Ballard, 1992). On peut dire que Dolet est le premier théoricien de la traduction de la Renaissance qui a établi des règles pour bien traduire (Oseki-Dépré, 2011 : 24).

Edmond Cary a aussi beaucoup contribué à répandre l'image de Dolet comme traducteur martyr et père fondateur de la traductologie française (Ballard, 1992 : 112). Durant sa vie, Étienne Dolet devait affronter des ennemis qui l'accusait d'athéisme et d'hérésie, ce qui était causé en partie par le fait qu'il s'appliquait à traduire les Anciens (notamment Cicéron) dans leur expression authentique, païenne. Finalement, sa publication du Nouveau Testament en français et d'un *Sommaire de la foi chrétienne* le conduisent en prison (1542). Il est libéré en 1543, mais emprisonné de nouveau en 1544. (Oseki-Dépré, 2011 : 25). En 1544, l'Inquisition fait brûler à Paris, sur le parvis de Notre-Dame, les livres incriminés de Dolet. Celui-ci réussit à s'évader de la prison, vit quelque temps en Piémont mais revient en France pour voir sa famille et publier quelques travaux. Il est arrêté de nouveau à Troyes, transféré à Paris, à la Conciergerie. La *Chambre ardente* fait examiner par la Faculté de théologie les ouvrages publiés par Dolet, et la censure trouve que la traduction d'un dialogue entre Socrate et Platon, intitulé *Axiochus*, comportait un ajout répréhensible concernant l'immortalité de l'âme: «Par quoi elle (la mort) ne peut rien sur toi, car tu n'es pas encore prêt à décéder ; et quand tu seras décédé, elle n'y pourra rien aussi, attendu que tu ne seras plus *rien du tout.*» (Ballard, 1992 : 117)

À cause de la traduction de ce passage incriminé (et aussi à cause des problèmes avec les autorités religieuses), Dolet est accusé de blasphème, sédition et exposition de livre prohibé et damné, et au bout d'un procès qui dura deux ans, il est brûlé avec ses livres sur la place Maubert à Paris (Ballard, 1992 : 117-118).

Edmond Cary, en parlant de Dolet, souligne l'importance de la traduction en France au XVI^e siècle : la « guerre de la traduction » sévissait durant toute la vie d'Étienne Dolet. La Réforme était surtout une dispute entre les traducteurs. La traduction est devenue une affaire d'État et de l'Église. La Sorbonne et le Roi y étaient également engagés. Les poètes et les écrivaines en discutaient ; *La Défense et illustration de la Langue française* de Joachim du Bellay est centrée sur les problèmes concernant la traduction. (Cary, 1963 : 7-8) Dans une atmosphère pareille dans laquelle un traducteur pouvait être exécuté rien que pour avoir traduit d'une manière particulière une phrase du texte, il n'est point étonnant que la dispute fut violente. (Bassnett, 2009 : 81)

L'une des caractéristiques majeures de l'époque est l'usage des idiomes et des styles contemporains (modernisation de langue se manifestait aussi dans de nombreuses traductions de la Bible). Un exemple en est notamment la traduction par **Thomas North** (1579) de Plutarque dans la langue courante (en anglais, et ce à partir de la version française de Jacques Amyot) avec la fréquente substitution du discours indirect par un discours direct, ce qui apportait plus de vivacité.

Jacques Pelletier du Mans (1517-1582), poète et grammairien français, remarque dans son *Art poétique* (1555) que « les traducteurs sont en partie ceux grâce auxquels la France a pu commencer à apprécier de bonnes choses en matière de littérature ». (Bassnett, Lefevre, 1992 : 46)

Jacques Amyot (1513-1593) « est certainement l'un des traducteurs français les plus connus, à tel point que ses traductions semblent lui appartenir comme ses oeuvres. Il est surtout connu pour ses traductions classiques à partir du grec ancien.

François I^{er} l'encourage à traduire les *Vies parallèles des hommes illustres* de Plutarque, traduction à laquelle il travaillera pendant dix-sept ans. » (Ballard, 1992 : 123) « Nous verrons la critique magistrale que Bachet de Méziriac fera de la traduction d'Amyot en 1635, et pourtant l'oeuvre eut un succès immense. Ce fut, avec son *Daphnis et Chloë*, l'une des plus célèbres belles infidèles. » (Ballard, 1992 : 123) « Son livre allait nourrir des générations de capitaines et d'hommes d'État ... Et à travers l'Europe, il allait porter le rayonnement de la langue française associé à celui de l'auteur grec. C'est à Jacques Amyot que Plutarque doit d'avoir connu une deuxième vie inattendue et brillante. » (Cary, 1963 : 17, cité par Ballard, 1992 : 123)

Jacques Amyot, né à Melun le 30 octobre 1513 et mort à Auxerre le 6 février 1593, est un prélat français et l'un des traducteurs les plus renommés de la Renaissance. Né de parents de condition modeste, il parvient à se rendre à l'université de Paris, où il se met au service de riches étudiants afin de subvenir à ses besoins. À 19 ans, il obtient sa licence à Paris, puis devient docteur en droit civil de l'université de Bourges. Par l'intermédiaire de Jacques Colure (ou Colin), abbé de Saint-Ambroix à Bourges, il obtient une place de précepteur dans la famille d'un secrétaire d'État. Recommandé à Marguerite de Valois, il est nommé professeur de latin et de grec à Bourges. Sa traduction de *Théagène et Chariclée* d'Héliodore, parue en 1547, lui vaut d'être récompensé par François I^{er}, qui lui octroie le bénéfice de l'abbaye de Belloczane. Il se rend alors en Italie pour étudier le texte de Plutarque conservé au Vatican. Il s'attelle à la traduction des *Vies parallèles des hommes illustres* (1559-1565). Sur le chemin du retour, il est chargé d'une mission pour

le concile de Trente. Rentré en France, il est nommé précepteur des fils d'Henri II. On lui doit la traduction de sept ouvrages de Diodore de Sicile (1554), les *Amours pastorales de Daphnis et Chloë* de Longus (1559) et les *Oeuvres morales* de Plutarque (1572). Sa traduction vigoureuse et idiomatique des *Vies des hommes illustres* a été retraduite en anglais par **Thomas North** et a fourni à Shakespeare la matière de ses pièces romaines.

Amyot s'intéressa surtout à Plutarque. L'intérêt de son travail réside aujourd'hui dans son style. Son ouvrage eut un immense succès et exerça une grande influence sur plusieurs générations d'écrivains français. Montaigne lui rend ainsi hommage dans ses *Essais* (Montaigne, 1865, Livre II : 46-47) : « Je donne avecques raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos escrivains françois, non seulement pour la naïveté et pureté du langage, en quoi il surpasse tous aultres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, ie n'entends rien au grec, mais je veois un sens si bien ioinct et entretenu par tout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté vifvement dans son ame une générale idée de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie) ; mais, sur tout, ie luy sçais bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevés du bourbier : sa mercy, nous osons à cett'heure et parler et escrire ; les dames en regentent les maistres d'eschole ; c'est nostre breviaire ».

Nous voyons ici chez Montaigne une véritable appréciation du travail de traducteur, et une vision de la traduction comme d'une activité très valorisante et utile ; l'opinion de Montaigne est en ce point à l'opposé de celle de Du Bellay ou des écrivains de la Pléiade pour lesquels la traduction n'était qu'une tâche ingrate et privée d'originalité, (malgré qu'ils aient traduit souvent eux-mêmes, rappelons que du Bellay traduisit en français l'*Énéide* de Virgile).

Clément Marot (1496-1544) a traduit *Les Bucoliques* de Virgile, *Les Métamorphoses* d'Ovide, etc. En effet, deux grandes écoles s'opposent tout au cours du XVI^e siècle : l'école «marotique» (de Clément Marot) qui considère la traduction comme un genre littéraire et un moyen de décorer la langue ; d'autre part, le groupe de la Pléiade qui veut enrichir le français en empruntant aux Anciens, aux patois et aux langues de métier, mais aussi le défendre contre les traductions parce qu'elles remplacent la création en langue vernaculaire.

Espagne, le XVI^e siècle

Les idées pareilles à celles des poètes français de la Renaissance sont formulées aussi ailleurs. Sur la Péninsule ibérique, **Juan Luis Vives (1492-1540)**, humaniste espagnol et contemporain du théoricien français Étienne Dolet, expose ses idées sur la traduction dans l'oeuvre *Versiones seu Interpretationes* (1531) : « Les langues bénéficient de nouvelles figures de langue ou de style que les traducteurs importent des autres nations, si celles-ci ne sont pas trop éloignées des coutumes et de la manière de vivre des autochtones. Les traducteurs peuvent aussi enrichir leur propre langue en imitant la langue originale, en l'utilisant comme une sorte de matrice, et en inventant de nouvelles formes verbales (de nouveaux mots). » (Bassnett, Lefevre, 1992 : 50) Nous voyons que les idées de Vives rappellent celles de Clément Marot.

A.III. Le classicisme français - François de Malherbe, Claude Gaspard Bachet de Méziriac, Nicolas Perrot d'Ablancourt, Pierre-Daniel Huet, Gaspard de Tende

Le dix-septième siècle français est plein d'admiration pour les langues et les cultures classiques de l'Antiquité d'un côté, et convaincu d'avoir atteint le niveau plus élevé de la civilisation de l'autre. Les Français de cette époque sont donc influencés par l'idéalisation de l'Antiquité et par le sens de leur propre supériorité culturelle. D'où la tendance à privilégier les traductions qui sont adaptées aux critères stylistiques de l'époque, c'est-à-dire des traductions élégantes, agréables, qui n'offensent pas les délicatesses de la langue française, ceci ayant pour conséquence inévitable la transformation des oeuvres originales.

L'un des représentants de ce type de traduction que l'on nomme les *belles infidèles* fut Nicolas Perrot d'Ablancourt, traducteur de Tacite et de Lucien, qui s'exprima ainsi sur sa pratique traduisante : « Je ne cherche pas toujours à reproduire les mots de l'auteur, ni ses pensées. Mon objectif est d'obtenir le même effet que l'auteur avait en esprit et donc d'adapter l'effet selon le goût de notre temps ». (Nicolas Perrot d'Ablancourt, *De la traduction*, 1709, cité par Nergaard, 1993 : 38).

Les «belles infidèles» et la naissance de la traductologie

Selon Michel Ballard (1992 : 276), la véritable naissance de la traductologie ne survint qu'au XVII^e siècle, avec le « discours » de **Claude Gaspard Bachet de Méziriac** qui constitue la première étude d'erreurs systématique et avec les « Règles » de **Gaspard de Tende**, première méthode de traduction à caractère contrastiviste et stylistique.

On estime généralement que les XVII^e et XVIII^e siècles furent en France l'âge d'or d'un type de traduction qui fut appelé « la belle infidèle ». La métaphore provient de Gilles Ménage, qui l'employa en parlant d'une traduction de Perrot d'Ablancourt. (Ballard, 1992 : 147)

Andréi Fédorov considère que ce phénomène, dont l'épicentre fut la France, est caractéristique de l'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles :

« Le XVII^e siècle offre un phénomène particulier : la prédominance, dans les littératures européennes, de traductions ayant pour effet d'adapter complètement les textes originaux aux exigences esthétiques de l'époque, aux normes classiques. Les écrivains et traducteurs français n'aspiraient qu'à subordonner les littératures étrangères à leurs propres canons en la matière. » (Fédorov, 1968, cité par Ballard, 1992 : 148)

Pour Edmond Cary, les grands traducteurs français sont : Etienne Dolet, Jacques Amyot, Madame Dacier et d'autres, qui ont tous traduit en créateurs soucieux de plaire au public de leur époque. En même temps, il y avait aussi, au XVII^e siècle, les tenants de la fidélité, auxquels nous reviendrons plus loin. La façon de traduire que l'on a nommée celle des « belles infidèles » est justifiée par sa capacité à plaire et par la pression de la société dans laquelle le traducteur vit. (Cary, 1963 : 34)

François de Malherbe (1555-1628), poète français né à Caen en 1555, mort à Paris en 1628.

Il a contribué à réformer la langue française. Procédant à une épuration de la langue française, il dictait par là-même la manière d'écrire et de traduire pendant la période classique. On peut le prendre pour le premier théoricien de l'art classique. Malherbe exprimait un désir de simplification des formes poétiques et de la prose. Il était très hostile à la manière d'écrire de la Pléiade. Il manifestait aussi une grande sévérité à l'égard du maniérisme et du baroque de certains poètes, notamment de Philippe Desportes.

Il travaillait à l'élaboration d'une langue simple, claire, débarrassée d'archaïsmes et d'emprunts, dans laquelle les traductions de l'époque seraient rédigées. Cette langue serait travaillée encore par les stylistes tels que Guez de Balzac, mais c'est par Malherbe qu'elle a été formée.

Malherbe a traduit *Les Questions naturelles, Le traité des bienfaits, les Epîtres* de Sénèque et le *XXXIII^e Livre* de Tite-Live (1616), qui est sans doute son oeuvre la plus connue dans ce domaine : elle comprend un *Avertissement* dans lequel Malherbe expose ses principes de traduction. Il traite d'abord de problèmes d'interprétation et surtout du droit à rectifier le texte lorsque l'original latin semble corrompu ou qu'il s'éloigne de la réalité ou de la vérité historique. Pour ce qui est de la réécriture du texte en français, il indique : 1^e, qu'il a parfois procédé à des ajouts « pour éclaircir des obscurités, qui eussent donné de la peine à des gens qui n'en veulent point » ; 2^e, qu'il a parfois « retranché quelque chose pour ne pas tomber en des répétitions, ou autres impertinences, dont sans doute un esprit délicat se fut offensé » ; 3^e et enfin sa stratégie générale en matière de réécriture est régie par le désir de plaire.

Malherbe a hérité de la Renaissance et des humanistes le souci de rechercher la vérité des faits, et également de plaire au public. Mais par rapport à ces exigences préservées on voit se dessiner un style nouveau dont Malherbe et son école furent les artisans :

1) les critères du beau sont plus typiquement français, on se détache de l'influence de l'Antiquité et de l'abus des allusions mythologiques. C'est l'origine d'un type de traduction qui va accentuer l'adaptation des textes anciens aux canons de l'époque ;

2) la poésie se rapproche de la prose par ce qu'elle perd en liberté et les deux modes d'écriture tendent vers une formalisation plus rigoureuse, plus normative.

Pour juger de la continuité de la doctrine traductologique de Malherbe, il est intéressant de lire le *Discours sur les oeuvres de M. Malherbe*, réalisé en 1630 par **Antoine Godeau**, futur académicien. Voici en les passages significatifs (reformulés par Michel Ballard) :

- 1) La traduction n'est pas un art mineur par rapport aux activités de création.
- 2) La traduction est la mère des littératures.
- 3) La traduction peut être aussi bonne que l'original.
- 4) La traduction sert à répandre la culture.
- 5) La traduction est difficile, elle repose sur une prise de conscience des différences linguistiques.
- 6) La façon d'écrire des Latins est moins soignée que celle des Français du XVII^e siècle. C'est un renversement de position total par rapport à l'attitude traditionnellement complexée des auteurs ou des traducteurs face aux Anciens. Ce passage illustre bien l'état d'esprit qui est à la source de l'attitude des traducteurs de l'époque qui s'autorisent toutes sortes d'« améliorations » d'un texte qui ne leur semble pas sacré sur le plan stylistique (p. ex. Perrot d'Ablancourt).
- 7) Pour ce qui est de la fidélité, ce sont le sens et l'effet du texte qui constituent les

critères supérieurs (cf. l'équivalence dynamique ou les approches fonctionnalistes modernes).

- 8) Suit une critique du style de Sénèque, qui est à ranger dans la catégorie évoquée en 6), soit une attitude de « moderne » conscient de la valeur et des capacités de sa langue. Des défauts de Sénèque justifient toutes les modifications apportées par Malherbe.

Antoine Godeau était ami de Valentin Conrart. C'est chez ce dernier que se réunissait le cénacle de lettrés qui donna en partie naissance à l'Académie française. Entre 1635 et 1640, Conrart est au centre de l'activité de traducteurs. Que ce soit en raison de son ignorance des langues anciennes ou de son prédilection pour l'examen grammatical, Conrart encourage les traductions de Giry, de d'Ablancourt (appelés par Roger Zuber la « nouvelle vague » des traducteurs). Ils traduisent moins de littérature d'imagination et davantage de littérature d'idées (des textes d'apologétique ou d'éloquence).

Un événement ayant rapport au cercle de traducteurs de cette époque est lié avec la fondation de l'Académie française. Il s'agit de la lecture du discours *De la Traduction* de Gaspard Bachet de Méziriac, le 10 décembre 1635. (Ballard, 1992 : 160-161)

Claude-Gaspard Bachet de Méziriac (1581-1638), mathématicien, poète et traducteur, connaisseur de plusieurs langues, dont l'hébreu, le grec, le latin, l'italien et l'espagnol. Bachet fut aussi membre de l'ordre des Jésuites. Il enseigna d'abord au collège jésuite de Milan avant de renoncer à prononcer ses vœux et de se consacrer à la traduction de poètes latins et de mathématiciens grecs. Bachet fut parmi les premiers admis à l'Académie française en 1635. Et lorsque cette assemblée décida au début de 1635 que chaque membre devrait faire un discours sur la matière qui lui convenait, de Méziriac, ne pouvant pas venir, envoya sa contribution à M. de Vaugelas qui la lut lors de la séance du 10 décembre 1635.

Dans son discours *De la Traduction*, Méziriac analyse et critique la traduction de *Vies des hommes illustres* de Plutarque, faite par Jacques Amyot.

Méziriac proclame entre autre : « La beauté du langage ne suffit pas pour faire estimer une traduction excellente. Il n'y a personne qui n'avoue que la qualité la plus essentielle à un bon traducteur, c'est la *fidélité*. » Le traducteur infidèle est comparé au peintre qui fait un beau portrait ne représentant pas les traits du modèle. Vient ensuite un classement ordonné et justifié des erreurs d'Amyot. Il s'agit d'un travail scientifique rigoureux, l'une des premières analyses d'erreurs systématiquement présentées. Méziriac remarque les étoffements redondants ou sémantiquement erronés, mais aussi utiles, les omissions et les erreurs concernant l'interprétation du sens et des formes.

La nouveauté et aussi le scandale du discours de Méziriac consiste à mettre en question un mode de traduction hérité de certains courants de la Renaissance et qui est en train de reprendre vigueur et de se transformer. Le discours de Méziriac rompt avec les nombreuses préfaces jusqu-là publiées en tête des traductions. Au lieu de simples considérations générales ou de remarques ponctuelles, Méziriac propose un catalogue ordonné, illustré par de nombreux exemples (il a relevé deux mille passages érronés) de ce qu'il ne faut pas faire et de ce qu'il faut essayer de faire en traduction. Voici un effort de donner des règles à la traduction en ce qui concerne le principe de fidélité à l'original. Le discours de Méziriac est selon M. Ballard l'un des textes fondateurs de la traductologie, grâce à sa précision linguistique et didactique.

Mais Méziriac reste isolé au sein des académiciens puisque, dans le domaine historique en particulier, se développe un type de traduction hérité de la manière de Jacques Amyot, favorisé par Valentin Conrart, et dont le représentant le plus célèbre est Nicolas Perrot d'Ablancourt. Il s'agit d'une conception de la traduction littéraire qui vise à être une forme de re-création, un exercice de style destiné à créer une belle prose en favorisant la « belle expression » en langue cible et en favorisant l'adaptation de l'original à la civilisation cible.

Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664)

En 1637, il est élu membre de l'Académie française et se consacre tout entier aux lettres. Entre 1637 et 1662, il publie de très nombreuses traductions du grec et du latin : Arrien, Jules César, Cicéron, Homère, Minucius Felix, Plutarque, Polyen, Tacite, Thucydide et Xénophon.

Il traduit aussi de l'espagnol *L'Afrique* de Luis del Marmol y Carvajal, traduction revue après son décès par César-Pierre Richelet.

Perrot d'Ablancourt a exposé ses principes de traduction dans les préfaces de ses ouvrages. Il fait partie de ceux qui n'hésitent pas à modifier les formulations contenues dans un texte en langue étrangère et à les moderniser en vue de les acclimater aux règles d'élégance, d'harmonie et de bon goût selon lesquelles la langue française se construit désormais. Ces principes seront bien sûr contestés. Vers 1654, **Gilles Ménage** observe malicieusement que telle traduction de Perrot d'Ablancourt lui rappelle une femme qu'il aimait autrefois « et qui était belle mais infidèle ». L'expression, reprise par Huygens dès 1666, se répandra dans toute l'Europe. Aussi, selon Voltaire, Perrot d'Ablancourt est-il un « traducteur élégant et dont on appela chaque traduction *la belle infidèle*. »

Van Hoof écrit fort justement que Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt « n'a pas volé son titre de chef de file de la traduction libre, c'est-à-dire élégante et inexacte. » Sous

prétexte d'améliorer l'original, d'Ablancourt se permet toutes les libertés. Dans la préface à sa traduction d'Arien, il déclare que « cet auteur est sujet à des répétitions fréquentes et inutiles, que ma langue ny mon stile ne peuvent souffrir ». Cependant, il précise à propos de sa version française de Lucien qu'elle « ne peut porter le nom de traduction qu'improprement ». On voit qu'il est conscient de la démarche qu'il adopte en traduisant, car il insiste sur ce point: « Que l'on ne croit pas que je veuille faire passer pour des règles de traduction les libertés que j'ai prises. » (Van Hoof, 1991 : 49)

Dans l'introduction à sa traduction de Lucien, N. Perrot d'Ablancourt explique pourquoi il supprima certains passages de l'original ainsi : « Toutes les comparaisons liées avec l'amour font allusion à l'amour entre garçons, une habitude non point étrange entre les Grecs [anciens], mais qui paraît comme très choquante à nous. »

Les traducteurs doivent trouver un équilibre entre l'univers du discours (le complexe entier de concepts, idéologies, personnes et objets appartenant à une culture particulière, le concept formulé par Lefevre, 1992) acceptable dans l'époque de l'auteur original et celui qui est acceptable et familier pour le traducteur et son public. Souvent, au XVII^e siècle, c'est l'adaptation au goût du public d'accueil qui oriente les décisions du traducteur. (Bassnett, Lefevre, 1992 : 35)

A peu près à la même époque, un membre de la communauté religieuse de l'abbaye de Port-Royal, **Lemaistre de Sacy (1613-1684)**, traduisait et théorisait sur la traduction. De Sacy est loin de défendre le littéralisme absolu. Bien que dans l'ensemble les traducteurs de l'abbaye de Port-Royal soient particulièrement sensibles aux convenances morales, ils sont également assez habiles pour rester fidèles à l'original. De Sacy adhère en matière de fidélité à une position médiane qu'il explicite en 1647 dans son avant-propos au *Poème de Saint-Prosper contre les Ingrats*:

« J'ai tasché autant qu'il m'a été possible d'entrer dans l'esprit de ce grand Saint (...) de rendre en quelque sorte beauté pour beauté, et figure pour figure, lorsqu'il est arrivé que les mesmes graces ne se rencontroient pas dans les deux langues. C'est en cette manière que je me suis efforcé d'éviter également les deux extrémités, ou tombent aisément ceux qui traduisent, dont l'une est une liberté qui dégénère en license (...) et l'autre est un assujettissement qui dégénère en servitude. » (cité selon Ballard, 1992 : 175)

www.mshs.univ-poitiers.fr/Forell/CC/1Chapitre3.rtf, le 1er septembre 2011:

Pierre-Daniel Huet a rédigé le traité *De interpretatione libri duo, quorum prior est de optimo genere interpretandi, alter de claris interpretibus* (1661 : 80), qui, selon G. Steiner, est l'un des comptes rendus les plus complets et pertinents sur la nature et les problèmes du traduire qui ait jamais été proposé. Pierre-Daniel Huet se distingue de la tradition de son époque en matière de traduction, celle des *belles infidèles*, en retenant que le traducteur devrait avant tout rester humble devant le texte et l'auteur, qu'il devrait respecter l'intention de l'auteur et son style personnel. La fidélité ne permet ni omissions ni ajouts, la traduction doit faire émerger le texte original dans sa complexité. (Nergaard, 1993 : 39) Il va jusqu'à recommander une chose qui est en général refusée par les traducteurs modernes : « Le traducteur ne doit pas inventer une locution équivalente, mais se borner à donner en marge ou en note la signification des mots intraduisibles. » (Ballard, 1992 : 186) Mais il faut préciser le contexte dans lequel Huet recommande cette démarche : il s'agit de textes scientifiques, dans lesquels le traducteur peut se heurter à des locutions techniques qui échappent à l'interprétation unique et indiscutable. Dans ce cas, conseille Huet, le mieux est de conserver l'expression originale telle quelle et de suggérer en marge plusieurs lectures et explications possibles.

Mais si, en France, le travail de **Pierre-Daniel Huet (1630-1721)** est loin d'être négligeable, c'est néanmoins à **Gaspard de Tende (1618-1697)**, qui publie *Règles de la traduction ou moyens d'apprendre à traduire de latin en français* en 1660, que revient le mérite d'avoir rédigé « le premier traité véritable de traduction ». C'est donc à ce moment clef que Ballard situe la « fondation effective » de la traductologie. Gaspard de Tende est intéressé à l'étude de la traduction et à travers elle, à l'étude contrastive des langues. (Ballard, 1992)

La traduction a aussi été traditionnellement considérée comme la meilleure école pour les écrivains créatifs. Mais la traduction et sa fonction pédagogique n'a pas été limitée au seul rôle de préparation à l'écriture créative : des générations entières des écoliers européens ont appris les langues étrangères par la voie de la traduction, depuis 100 av. J.-C. jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 46)

Gaspard de Tende : De la traduction, ou Regles pour apprendre à traduire la langue latine en langue françoise. Gaspard de Tende, sieur de l'Estang, 1660 (Ballard, 1992 : 186-197)

L'oeuvre est composée de trois livres. Le premier part de formes simples comme le nom et le pronom pour étudier comment on peut les traduire. Il traite de l'usage de la synonymie en traduction et du phénomène que l'on désigne aujourd'hui du terme de transposition. Le second livre se propose de traiter du style et de l'aspect esthétique

des traductions. Le troisième livre traite des liaisons, de la longueur et de la grâce des périodes.

« Il faut couper les périodes latines lorsqu'elles sont trop longues, à cause que notre langue étant encore plus étendue, tiendrait trop en suspens l'esprit qui attend toujours avec impatience la fin de ce qu'on lui veut dire. »

Le livre I est le plus construit des trois. Il commence par établir la distinction entre traduction *littérale* et *oblique*. (Nous donnons la terminologie moderne de Ballard en italique). Le *calque* existe en traduction et il faut autant que possible s'y tenir, les *procédés obliques* ne sont là que pour rendre la traduction plus belle et plus intelligible. Tende aborde également l'*étouffement stylistique et sémantique*, l'*effacement*, la *métonymie du contenant au contenu*, la *transposition* (un adverbe traduit par un adjectif), l'*explicitation*, la *concentration*, la *segmentation*, l'*acclimatation*, etc.

(Voici le texte de Gaspard de Tende, avec nos remarques ajoutées entre crochets, source: http://scholarworks.umass.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1093&context=french_translators&sei-redir=1#search=%22gaspard%20de%20tende%22) :

«**La première Règle**, selon Monsieur de Vaugelas, est de bien entendre les deux Langues, mais sur toute la langue Latine; de bien entrer dans la pensée de l'Auteur qu'on traduit, & de ne pas s'assujettir trop basement aux paroles; parce qu'il suffit de rendre le sens avec un soin tres exact, & une fidelité toute entiere, sans laisser aucune des beautez ni des figures qui sont dans le Latin.

La seconde, selon l'Auteur de la Traduction du Poëme de S. Prosper [Le Maistre de Sacy], est de ne garder pas seulement une fidelité & une exactitude toute entiere à rendre les sentiments de l'Auteur, mais de tascher à marquer ses prop[r]es paroles, lors qu'elles sont importantes & necessaires.

//[xi]// **La troisième**, selon Monsieur de Vaugelas, est de conserver l'esprit & le genie de l'Auteur qu'on traduit, en considerant si le stile en est ou simple ou pompeux; si c'est un stile de Harangue ou un stile de Narration. Car comme il ne seroit pas à propos de traduire en un genre sublime & élevé, un Livre dont le discours seroit bas & simple, comme celuy de la sainte Escriture, ou de l'Imitation de JESUS CHRIST; à cause que la simplicité est elle-même une beauté dans certaines matieres de devotion: De même il ne seroit pas convenable de traduire en un stile precis & coupé, les Harangues qui doivent estre estenduës; ni en un stile estendu, les Narrations qui doivent estre courtes & precises. En effet, qui voudroit mettre en un stile pompeux, le stile simple de l'Escriture Sainte, feroit une copie bien differente de ce saint Original. Car ainsi qu'un excellent peintre doit donner à une copie tous les traits & toute la ressemblance de //[xii]// l'original qu'il s'est proposé de copier; de même un excellent Traducteur doit faire remarquer dans sa

Traduction, l'esprit & le genie de l'Auteur qu'il a traduit. Et comme une copie, pour estre bien faite, ne doit point paroistre une copie, mais un veritable original; de même une Traduction, pour estre excellente, ne doit point paroistre une Traduction, mais un ouvrage naturel, & une production toute pure de nostre esprit.

La quatrième, selon l'Auteur de la Dissertation [il s'agit du Grand Arnault, Antoine, coauteur avec Claude Lancelot, de la *Grammaire générale et raisonnée*, 1660, et auteur de la *Dissertation selon la Méthode des Géomètres*] est de faire parler & agir un chacun selon ses moeurs & son naturel, & d'exprimer le sens & les paroles de l'Auteur en des termes qui soient en usage, & convenables à la nature des choses qu'on traduit. Par exemple, ayant à traduire ces paroles de l'Escriture, ex adipe frumenti, il ne faudroit pas les traduire pas la graisse de froment, encore que le mot de graisse // [xiii] // n'est pas un terme qui convienne à la nature du froment, l'usage veut encore qu'on die; la fleur de froment, ou le pur froment. Tout de même il ne faudroit pas faire parler en homme civil & poly, un barbare ni un villageois, parce que cela ne convient point aux moeurs, & au naturel de l'un ni de l'autre. D'où il s'ensuit que pour bien traduire, il faut non seulement faire parler un chacun selon ses moeurs & ses inclinations, mais il faut encore que les expressions soient en des termes simples & naturels, que l'usage ait déjà receus; sans se servir néanmoins de ces façons de parler qui, pour ainsi dire, ne sont encore que de naistre, parce qu'il y a des façons de parler qui ne sont pas toujours bonnes à écrire, & qui peuvent le devenir par le temps.

La cinquième, selon l'Auteur de la Traduction du Poëme de S. Prosper [Lemaistre de Sacy], est de s'efforcer de rendre beauté pour beauté, & figure pour figure; lors qu'il arrive // [xiv] // que les mêmes graces ne se rencontrent pas dans les deux Langues, comme il arrive bien souvent, & qu'on ne sauroit exprimer les mêmes figures, & les mêmes beautez.

La sixième, selon l'Auteur d'une Traduction de quelques lettres de Ciceron, est de ne pas user de longs tours, si ce n'est seulement pour rendre le sens plus intelligible, & la Traduction plus elegante. Car il y en a, dit cet Auteur, qui ne pouvant rendre les choses en peu de mots, & en termes propres & significatifs, se servent d'un grand tour de paroles superfluës, & prennent des licences qui ne seroient pas permises aux plus petits écoliers. Ainsi en allongeant, comme ils font, les paroles qu'ils traduisent, ils enervent bien souvent toute la force des termes Latins, & alterent même quelquefois le sens & les paroles de l'Auteur. C'est pour cette raison que les expressions les plus courtes & les plus naturelles, sont les plus belles & // [xv] // les meilleures: Estant à desirer qu'on puisse rendre vers pour vers, & que la Traduction soit aussi courte que l'original qu'on traduit.

La septième, selon Monsieur de Vaugelas, est de tendre toujours à une plus grande netteté dans le discours. Et c'est pour cette raison sans doute que les plus excellents Traducteurs ont reconnu la nécessité qu'il y avoit de couper ou de partager les périodes; parce que le discours qui est si lié & si étendu est beaucoup moins intelligible que celui qui est plus court & plus précis. C'est pourquoi il faut couper les périodes Latines, lors qu'elles sont trop longues, A cause que nostre Langue estant encore plus étendue, tiendroit trop en suspens l'esprit qui attend toujours avec impatience la fin de ce qu'on luy veut dire.

La huitième, est de joindre ensemble les périodes qui sont trop courtes, lors qu'on traduit un Auteur dont le stile est // [xvi] // précis & coupé. De sorte que comme il faut quelques fois couper les périodes trop longues; il faut de même joindre bien souvent celles qui sont trop courtes, en tenant dans ces deux rencontres un juste temperamment, & une médiocrité raisonnable, & le faisant avec beaucoup de discrétion.

La neuvième & la dernière Règle, est de ne rechercher pas seulement la pureté des mots & des phrases, comme font beaucoup de personnes, mais de tascher encore d'embellir la Traduction par des graces & des figures qui sont bien souvent cachées, & qu'on ne découvre qu'avec grand soin. Car il est bien juste & bien raisonnable, que non seulement on rende en François les beautés qui sont visibles dans le Latin; mais même qu'on s'efforce de découvrir toutes ces beautés lors qu'elles sont cachées. Ainsi quand un seul mot Latin fait comme une espece d'Opposition à un autre mot qui est dans la // [xvii] // même période, il faut rendre cette Opposition par deux mots en François. ... Voilà certainement des Règles pour former un excellent Traducteur. C'est par ces Règles qu'on peut exprimer d'une manière noble & relevée, un sens qui estant tout simple, seroit trop bas & trop languissant, s'il estoit rendu dans toute sa simplicité. C'est par ces Règles qu'on peut apprendre à suivre la fidélité du sens, sans blesser l'elegance des paroles, & à imiter l'elegance sans blesser la fidélité. C'est par ces Règles qu'on peut embellir une Traduction, & rendre en quelque // [xviii] // sorte la copie plus belle que l'original. Et enfin c'est par ces Règles qu'on peut enrichir nostre Langue, & étaler ses beautés, & que ceux qui n'entendent pas le Latin peuvent même apprendre à mieux parler & à mieux écrire.

Je n'aurais pas un sentiment si avantageux de ce petit Ouvrage, s'il estoit autant mon Ouvrage que l'Ouvrage des plus excellents Traducteurs, & des premiers Maîtres de la Langue. Car j'avoué que je n'y ay point d'autre part que celle d'avoir remarqué dans leurs plus excellents livres, les plus belles manières de traduire, & les meilleures façons de parler. Et je ne croy pas avoir besoin de me justifier icy de ce que, dans le second Livre, je me suis servy de termes simples & communs pour nommer les choses; puisque ce

n'a été que pour rendre ces choses plus intelligibles aux enfans, & à ceux même qui ne sachant pas encore le Latin, en veulent acquérir quelque connoissance.

Ce qui me reste maintenant à desirer, est que tous ceux qui liront ces Regles excusent les défauts qu'ils y verront; puis qu'il est comme impossible que celui qui donne les premiers desseins d'une chose, le puisse faire avec toute la perfection que le temps y peut apporter. C'est la grace que j'espere de leur bonté; & la recompense que je leur demande pour l'intention que j'ay eue de diminuer la peine des Traducteurs, en leur proposant des Regles pour traduire, & embellir leurs Traductions.»

Nous voyons ici que Gaspard de Tende conçoit la traduction comme moyen de l'enrichissement de la langue et de l'amélioration stylistique du français, en quoi il se rapproche de certains auteurs de la Renaissance.

Jacques Delille (1738-1813), poète et traducteur français. Dans la préface à sa traduction des *Géorgiques* de Virgile (1769), il écrit : « J'ai toujours envisagé la traduction comme une voie servant à enrichir la langue [cible]. » Delille est convaincu qu'il faut traduire la poésie en vers et non en prose, et qu'il n'est pas nécessaire de comparer chaque ligne de la traduction avec le passage correspondant de l'original, mais qu'il faut comparer l'oeuvre entière avec l'original. Il se prononce également pour la compensation - la traduction devrait comprendre le même nombre de beaux passages que l'original, mais pas nécessairement au même endroit. (Bassnett, Lefevre, 1992 : 37)

Antoine Prévost (1697-1763), romancier et traducteur français. Il a traduit le roman *Pamela* de Samuel Richardson en français en 1760. Dans la préface à cette traduction, il écrit : « J'ai supprimé certaines coutumes anglaises qui pourraient choquer d'autres nations, ou je les ai fait conformes aux us et coutumes prévalant dans le reste de l'Europe. » « Je n'ai pas changé l'intention de l'auteur ni trop la manière d'exprimer cette intention ; j'ai seulement supprimé certaines descriptions excessives, certaines conversations inutiles... ». Le résultat : sept volumes anglais étaient ainsi réduits en quatre dans la traduction française (Bassnett, Lefevre, 1992 : 39).

A.IV. Le classicisme anglais - George Chapman, John Dryden, Alexander Pope, Alexander Fraser Tytler

En Angleterre, les théories de la traduction datent notamment de la moitié du XVII^e siècle et sont influencées par la tradition française des belles infidèles. En Angleterre, ainsi que dans plusieurs pays européens de l'époque, la traduction des oeuvres importantes (dont notamment la Bible et les classiques antiques) en langues nationales continue.

Les idées de Dolet étaient reprises par **George Chapman** (1559-1634), grand traducteur d'Homère. On peut lire dans la dédicace de *Seven Books* (1598) : Un bon traducteur doit observer les phrases, les figures et les formes proposées par l'auteur, ainsi que le sens profond et le beau style, et les orner avec les figures et formes rhétoriques adaptées à la langue d'arrivée.

Les idées de Chapman sur la traduction sont exposées plus clairement encore dans son *Épître au Lecteur* de sa traduction de l'Illiade. Selon Champan, le traducteur doit :

1. Éviter de rendre le texte mot pour mot.
2. Chercher à saisir l'esprit de l'original.
3. Éviter les traductions trop libres, en s'appuyant sur l'étude d'autres versions et gloses existantes. (Bassnett, 2009 : 80-81)

La traduction des auteurs classiques s'est développée en France notamment entre 1625 et 1660, période du grand classicisme français et de l'essor du théâtre français basé sur les trois unités aristotéliennes. Les écrivains et théoriciens français étaient à leur tour traduits en anglais.

John Dryden (1631-1700), poète et traducteur des classiques (Virgile, Ovide), domine dans l'introduction des modèles traductifs, exposés soit par ses traductions, soit par les préfaces de celles-ci qui sont lieu privilégié pour les réflexions théoriques sur la traduction. Les pensées essentielles de Dryden sont précisées dans sa préface aux *Épîtres d'Ovide* (1680), dans laquelle il distingue trois modèles de traduction :

1. *La métaphore* : l'auteur est rendu mot pour mot et ligne pour ligne, d'une langue à l'autre.
2. *La paraphrase* ou « traduction avec largeur » : traduction selon le sens proposée par Cicéron.
3. *L'imitation* : le traducteur s'éloigne du texte original de manière qu'il juge utile.

Dryden préfère personnellement *la paraphrase* qu'il considère comme le modèle le plus équilibré. Le traducteur doit en plus répondre à plusieurs critères : pour traduire

poésie, il faut être poète, comprendre les deux langues, comprendre l'esprit et les spécificités de l'auteur de départ, et enfin se conformer aux canons esthétiques de sa propre époque. Dryden propose la métaphore du traducteur-peintre portraitiste, qui a eu beaucoup de succès à son époque, au XVIII^e siècle, et selon laquelle le peintre a le devoir d'exécuter un portrait ressemblant à l'original. Dans son *Dédicace d'Énéïde* (1697), Dryden affirme d'avoir suivi le critère de la modération. Pourtant, suivant en cela les modèles français, il déclare d'avoir aussi modernisé la langue du texte de départ : « Je me suis efforcé de faire parler Virgile un anglais que lui-même aurait parlé s'il était né en Angleterre de notre époque. » (Bassnett, 2009 : 86-87) Dryden reprend essentiellement le thème du latin considéré comme langue supérieure à l'anglais. Il situe dans cette supériorité les difficultés qu'il a eues à résoudre et qui sont essentiellement d'ordre lexical et phonologique. Le latin lui est apparu comme beaucoup plus riche que l'anglais. Il a été frappé par la beauté des sonorités latines et des rythmes, qu'il estime ne pas avoir pu préserver. C'est pourquoi il est allé parfois jusqu'à emprunter des mots et à latiniser son anglais, justifiant son action par une image qui a son origine dans les préoccupations des humanistes : le traducteur fait commerce avec les vivants et les morts pour l'enrichissement de sa langue. (On croirait déjà entendre certains théoriciens allemands de l'époque romantique.)

À la même tradition de pensée que Dryden appartient **Alexander Pope** (1688-1744, traducteur l'*Illiad*e d'Homère en anglais), adepte de la voie moyenne, qui souligne l'importance d'une lecture attentive du texte de départ pour repérer les détails du style, et pour pouvoir maintenir le « feu » du poème, et **Alexander Fraser Tytler** (1747-1813, d'origine écossaise, qui a formulé des pensées semblables dans son *Essay on the Principles of Translation*, 1791), cité par Susan Bassnett (1980) comme la première étude systématique en anglais du processus de traduction. (Nergaard, 1993 : 40) Tytler estime que le traducteur doit respecter le style de l'auteur, mais a le droit de corriger l'original quand sa formulation lui semble incorrecte ou inexacte. Le traducteur doit éclaircir le sens. Si l'auteur faiblit, le traducteur doit le redresser, lui redonner le souffle.

Voici trois principes fondamentaux formulés par Tytler : *Essay on the Principles of Translation* (1791) :

1. La traduction devrait être une transcription / reproduction complète des idées de l'oeuvre originale.
2. Le style de l'écriture de la traduction devrait être du même caractère que celui de l'original.
3. La traduction devrait avoir le caractère aussi naturel que l'oeuvre/ la composition originale.

Tytler lui aussi compare le traducteur au peintre qui, ne pouvant utiliser les mêmes

couleurs que l'original, doit quand même donner à son tableau la même force et la possibilité de produire le même effet.

Dr Johnson (1709-1784) dans son oeuvre *Life of Pope* (1779-1780), en discutant la question des ajouts en traduction, commente le problème de la manière suivante : «les ajouts sont souhaitables si l'on gagne ainsi en élégance. L'objectif de l'écrivain est d'être lu». Dr Johnson dit à propos de Pope qu'il a écrit pour son époque et pour sa propre nation. (Bassnett, 1992 : 61)

La théorie de la traduction de Dryden à Tytler s'occupe notamment du problème de la recréation de l'esprit essentiel, de la nature de l'oeuvre d'art. (Bassnett, 2009 : 90-91)

Certains théoriciens et praticiens anglais du XVIII^e siècle mettent l'accent sur l'identification avec l'auteur et sur la part de recréation intervenant dans toute traduction littéraire réussie. (Ballard, 1992 : 123)

Vers la fin du dix-huitième siècle et notamment au début du siècle suivant apparaît, dans le domaine de la traduction littéraire et philosophique, l'approche herméneutique. Celle-ci est caractéristique pour les grands traducteurs romantiques anglais (et allemands) et est liée en partie avec le changement du concept du rôle de l'individu dans la société à l'époque du romantisme. (Bassnett, 1992 : 39)

A.V. Le classicisme et le romantisme allemand - Johann Christoph Gottsched, Johann Wolfgang Goethe, Wilhelm von Humboldt, Friedrich Schleiermacher

L'Allemagne au XVII^e siècle semble poursuivre encore la tradition établie par Luther qui est d'acclimater le texte de départ à la langue d'arrivée. Dans le prolongement de la tradition de la Renaissance, la traduction est considérée comme un enrichissement culturel et linguistique, mais on met en garde devant les emprunts et calques : il ne faut pas que la langue étrangère perce au travers de la langue maternelle, celle-ci doit s'améliorer de l'intérieur.

Au XVIII^e siècle **Johann Christoph Gottsched (1700-1766)**, théoricien littéraire et traducteur allemand, professeur de poésie à l'université de Leipzig, est sans doute l'un des derniers représentants de l'influence française. Il voulait épurer la littérature allemande en s'inspirant de la littérature française. Son texte de 1751 est une réflexion

à partir de sa traduction en allemand de l'*Art poétique* d'Horace. Il analyse ses difficultés : la syntaxe emphatique du latin, le style souvent elliptique, les mots se référant à des objets et des situations d'une autre époque. Il note avec précision la différence de concentration existant entre les deux textes : sept cents vers allemands pour cinq cents vers latins.

Dans son traité *Kritische Dichtkunst* [l'Art poétique critique], 1743, il expose les bienfaits de la traduction : « Traduire signifie [pour l'écrivain] la même chose que copier un modèle pour un débutant en peinture. Les grandes oeuvres des plus grands maîtres sont copiées volontairement par des artistes médiocres ou par les débutants [...]. Pendant qu'ils copient l'image, ils observent avec une grande attention tous les détails de l'original [...]. Ainsi, ils font des centaines de brouillons [...] et ils apprennent des centaines de techniques, de manières de faire, qu'ils n'auraient autrement jamais découvertes par eux-mêmes. Leur main devient ainsi assez habile pour pouvoir guider le pinceau avec plus de confiance. La même chose vaut pour le traducteur. » (Bassnett, Lefevre, 1992 : 57, c'est nous qui traduisons de l'anglais.)

La traduction représente pour l'écriture ce que les copies des modèles représentent pour les peintres. La copie est l'occasion d'une étude détaillée de l'art ainsi que d'une observation des règles et des techniques que l'étudiant aurait sans cela laissé passer à une simple lecture. La traduction accroît la perception des mots. Pour se former, il est conseillé de prendre des traductions réalisées par les érudits, de les observer et de les comparer avec les originaux en fonction des principes énoncés.

Au milieu du XVIII^e siècle se dessine une réaction contre le type de traduction française classique : naturalisation du texte de départ par son adaptation aux normes de la civilisation et de la langue d'arrivée. Selon Antoine Berman, la théorie allemande de la traduction se construit consciemment contre les traductions à la française.

Johann Wolfgang Goethe (1749-1832) parle de trois sortes de la traduction (correspondant chacune plus ou moins à une époque d'évolution culturelle nationale) dans le *West-Östlicher Diwan* [*Le Divan occidendo-oriental*] (1819) :

1) La première *manière de traduire* [aujourd'hui, on aurait plutôt dit une *stratégie globale* du traducteur] nous permet de faire la connaissance des pays étrangers en nos propres termes. Une simple traduction prosaïque est la meilleure solution dans cette perspective. Si la prose efface toutes les particularités dans toute sorte d'art poétique, elle rend le plus grand service au début en nous surprenant par l'excellence étrangère et en nous touchant au fond de notre existence quotidienne, autochtone. La traduction de la Bible en allemand par Luther peut produire cet effet toujours.

2) La deuxième époque/ manière de traduire est celle dans laquelle le traducteur cherche seulement à s'approprier le contenu étranger et à le reproduire selon sa propre

raison, par ses propres paroles. C'est ce qu'on peut appeler l'époque parodistique parce que les traducteurs d'une telle époque s'approprient par la substitution les oeuvres étrangères, ils absorbent leur contenu mais le reproduisent ensuite par leurs propres mots. P. ex. les Français [contemporains de Goethe] utilisent cette méthode dans leurs traductions de toutes sortes d'oeuvres poétiques (Delille), en Allemagne, ce sont les traductions de Wieland. C'est le souci de plaire à ses contemporains, et de s'approprier l'étranger qui caractérise cette manière de traduire.

3) La troisième époque / manière de traduire, la dernière et la plus élevée est caractérisée par l'effort d'atteindre l'identité parfaite entre le texte original et le texte traduit, qui doit se réaliser au moyen de la fusion entre l'unicité (l'originalité) du texte source et la nouvelle forme et structure (celle de la langue cible). L'exemple de cette étape est, selon Goethe, Johann Heinrich Voss et sa traduction d'Homère (*l'Odyssée* et *l'Illiade*, 1793). Ce type de traduction avait à surmonter la plus grande résistance (des lecteurs), parce que le traducteur qui s'attachait à son original abandonnait plus ou moins l'originalité de sa propre nation ; il fallait que le goût du public [cible] s'y habituât d'abord afin que ce type de traduction fût accepté par la majorité des lecteurs. P. ex. Voss ne put pas satisfaire le public quand il commença à traduire, mais grâce à ses traductions, le public devint petit-à-petit réceptif à ce genre de traductions. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 75-77)

Dans ses *Écrits sur la littérature* (*Schriften zur Literatur*, 1824), Goethe dit : « le traducteur est un médiateur dans le commerce spirituel général » ; « le traducteur a choisi cette tâche pour faire avancer cet échange d'idées dans l'humanité ».

« Souvent, les traducteurs utilisent leurs traductions pour influencer l'évolution de la poétique de leur époque. » Selon Schlegel, « nos meilleurs oeuvres dramatiques [oeuvres allemandes] étaient écrites complètement en suivant les modèles français » et il recommande de « s'inspirer de Shakespeare comme d'un antidote (du théâtre français) pour le théâtre allemand ». L'autre tendance, l'*acculturation*, était celle pratiquée par les Français de l'époque : par exemple Antoine Houdar de la Motte réduisit les vingt-quatre livres de *l'Illiade* en douze dans sa traduction de 1714 ; selon Goethe, c'était la conséquence du fait qu'il lut l'original sous l'optique du genre dominant à son époque, à savoir la tragédie. (Bassnett, Lefevere, 1992 : 25-26)

L'Allemagne entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle, en tant qu'époque d'un grand essor philosophique et littéraire, constitue un terrain particulièrement propice à la réflexion sur la traduction. Celle-ci est abordée comme un problème herméneutique et philosophico-linguistique. Les écrivains, philosophes et poètes allemands réalisent à cette époque un nombre considérable de traductions de classiques : **Friedrich Schleiermacher** (1768-1834) traduit Platon, **August Wilhelm Schlegel** (1767-1845) traduit Shakespeare,

Cervantes et Pétrarque, **Wilhelm von Humboldt** (1767-1835) traduit Sophocle. Selon **Friedrich Schlegel** (1772-1829), la traduction est plutôt une catégorie de pensée, au lieu de représenter une simple activité liée au langage et à la littérature. Elle est perçue en général comme source de croissance et d'enrichissement de la langue et de la culture nationale [allemande]. La traduction est présentée comme une rencontre entre langues et cultures, une rencontre dans laquelle le lecteur devrait faire un effort pour aller à l'encontre de la diversité du texte et de la langue étrangère. La tâche du traducteur est donc d'orienter sa propre langue vers la langue étrangère, vers le caractère idiomatique et le style de l'original. Pour Humboldt, la traduction a le sens lorsqu'elle réussit à « faire acquérir à la langue et à l'esprit de la nation ce que celle-ci ne possède pas ou ce qu'elle possède d'une manière différente. » (Nergaard, 1993 : 41-42)

Selon Friedrich Schleiermacher, il peut y avoir deux attitudes par rapport au texte à traduire : « soit le traducteur laisse l'auteur de l'original le plus tranquille possible et oblige le lecteur d'aller à l'encontre de l'étrangéité du texte original, soit le traducteur laisse le lecteur le plus tranquille possible en approchant le texte étranger à la langue et au style du contexte d'arrivée ». Seulement la première démarche est authentique selon Schleiermacher. Étant donné que les traductions ont pour la culture allemande de l'époque la tâche d'importer les styles et les genres qui pourraient être imités, il semble naturel que c'est l'attitude de fidélité au caractère profond de l'original qui domine, et que c'est l'auteur qui est laissé en paix.

La traduction est traitée non seulement comme une transposition de mots et de phrases, mais de cultures, dont chacune représente sa propre vision du monde. Le concept même de la vision du monde est en soi très important chez Humboldt : « La parole est l'organe constitutif de la pensée ». Traduire signifie pour Wilhelm von Humboldt « passer d'un territoire doté d'une conception ou image déterminées du monde à une autre, qui est caractérisée différemment ». (Nergaard, 1993 : 42-43)

Cette idée de l'influence réciproque du langage sur les opinions et des opinions sur le langage, qui n'a pas été beaucoup discutée comme problème particulier pour la traduction jusqu'à la moitié du XVIII^e siècle, deviendra dorénavant très à la mode, et aura pour conséquence une autre idée, celle de l'*intraduisibilité* : ou bien, l'idée que la transposition de ces différents mondes soit impossible entre les langues différentes. Malgré l'idée assez répandue que la diversité entre les langues comporte aussi une diversité radicale entre les façons de voir le monde, thèse soutenue par les théoriciens romantiques allemands et ensuite par des linguistes « relativistes » tels que Edward Sapir et Benjamin Whorf, personne d'entre eux n'a pas tiré de cette thèse la conclusion radicale de l'impossibilité de la traduction. Nous assistons plutôt à la naissance de l'opinion

que la différence irréductible des langues est la condition nécessaire de l'existence de la traduction. Humboldt par exemple attribuait une valeur positive à la différence substantielle entre les langues, en trouvant en son maintien à travers la transposition, la raison d'être de la traduction : « La traduction a atteint ses fins ultimes si elle fait sentir l'étranger ». (Nergaard, 1993 : 44-45)

L'incommensurabilité des langues est interprétée d'une manière optimiste par Walter Benjamin ou par Roman Jakobson qui, dans son célèbre essai sur la traduction soutient l'idée que « les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles *doivent* exprimer, et non pas par ce qu'elles *peuvent* exprimer » (Jacobson, 1963 : 84).

August Wilhelm Schlegel (1767-1845), critique, traducteur, historien littéraire allemand, réfléchit ainsi sur la traduction, dans sa lettre à Monsieur Reimer (1828) : « Quel est l'objectif de la recreation poétique ? Je pense qu'elle doit procurer à ceux qui n'ont pas l'accès à l'original, l'appréciation de celui-ci aussi pure et ininterrompue que possible. Le traducteur ne devrait pas ressusciter en notes les problèmes qui avaient déjà été résolus dans le texte. » « Il est également utile d'accompagner la traduction qui risque de dépayser beaucoup le lecteur, d'une introduction, comme par exemple la traduction de Roméo et Juliette de Shakespeare en allemand par Schlegel ; dans chaque pièce de Shakespeare, le lecteur est transporté dans un monde étranger, auquel il doit s'acclimater d'abord. » (Bassnett, Lefevere, 1992 : 66)

Wilhelm von Humboldt (1767-1835)

Après des études scientifiques, ainsi que celles de grec et de français, il reçoit une introduction à la philosophie et en administration. Il étudie durant trois semestres la philologie et les sciences à l'université de Göttingen avec Georg Christoph Lichtenberg et lit Emmanuel Kant, dont la première des trois critiques, la Critique de la raison pure inspirera sa pensée grammaticale, la deuxième et la troisième son anthropologie et son esthétique. Humboldt était l'ami de Goethe et surtout de Friedrich Schiller. Ces deux poètes lui inspirèrent des réflexions esthétiques souvent novatrices.

De 1797 à 1799, Humboldt vécut à Paris. À la fin de son séjour parisien, il voyage en Espagne et surtout au Pays basque. Il découvre ainsi la langue et la culture basques. C'est pour lui l'occasion de mettre en place, avec cent cinquante ans d'avance, les principes de la description linguistique moderne : l'étude des langues en synchronie, l'étude descriptive et non prescriptive, l'importance du corpus et des informateurs ainsi que l'importance de catégories grammaticales décrivant précisément les phénomènes propres à la langue étudiée, ce qui le conduit à rejeter les catégories de la grammaire latine pour une langue comme le basque. Plus tard (1827-1829), il tentera de poser les jalons pour la grammaire universelle.

De ses travaux, on a principalement retenu *sa philosophie de la langue*, qui est mise en avant par Ernst Cassirer dans sa philosophie des formes symboliques, mais aussi ce que l'on a appelé *l'hypothèse humboldtienne*, selon laquelle les catégories de la langue parlée prédéterminent nos catégories de pensée. Chaque langue renfermerait une vision du monde irréductible. Humboldt s'intéressait particulièrement à la dimension universelle du langage. Ce n'est que dans la langue que la pensée peut prendre conscience d'elle-même. Le mot confère à la pensée l'objectivité.

Friedrich Schleiermacher (1768-1834), théologien protestant et philosophe allemand, traducteur de Platon, auteur de l'essai *Des différentes méthodes du traduire* (*Conférence lue le 24 juin 1813 à l'Académie Royale Des Sciences de Berlin.*), traduit par Antoine Berman, Éd. du Seuil, 1999, pp. 31-57, cité à partir du site :

http://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Schleiermacher_MethodesDuTraduire.htm

« Tout homme forme la langue

N'avons-nous pas souvent besoin de traduire le discours d'une autre personne tout à fait semblable à nous mais dont la sensibilité et le tempérament sont différents? [...] Plus encore : nous devons nous-mêmes traduire parfois nos propres discours au bout de quelque temps si nous voulons de nouveau nous les approprier convenablement. [...]

[Mais] restons-en aux traductions d'une langue étrangère vers la nôtre. [...] nous pouvons distinguer deux domaines différents [...] L'interprète, [qui] exerce son office dans le domaine des affaires [et] le véritable traducteur essentiellement dans le domaine de la science et de l'art. [...] Dans la vie des affaires, [...] la traduction est une activité quasiment mécanique [...] mais en ce qui concerne les produits de la science et de l'art, il faut, si l'on veut les transplanter d'une langue à l'autre, tenir compte de deux choses qui changent complètement le rapport. [...] plus les langues sont distantes par leur origine et le temps, plus il devient difficile de trouver dans une langue un mot auquel corresponde exactement un mot d'une autre langue, et aucun type de flexion d'une langue ne recouvre exactement la même multiplicité de rapports que l'autre. [...] La situation est tout autre dans le domaine de l'art et de la science, et partout où domine la pensée, qui est *une* avec le discours, et non la chose, pour laquelle le mot est peut-être un signe arbitraire, mais fermement établi. [...].

La seconde chose qui fait du traduire authentique une tout autre affaire que la simple transposition orale est la suivante. Partout où le discours n'est pas totalement lié à des objets visibles ou à des faits extérieurs qu'il suffit d'énoncer, partout où celui qui parle

pense de manière plus ou moins indépendante, et veut par conséquent s'exprimer, il se trouve vis-à-vis de la langue dans un rapport double, et son discours n'est correctement compris que dans la mesure où ce rapport l'est aussi. Chaque homme, pour une part, est dominé par la langue qu'il parle ; lui et sa pensée sont un produit de celle-ci. Il ne peut rien penser avec une totale précision qui soit hors de ses limites ; la forme de ses concepts, le mode et les limites de leur combinabilité sont tracés au préalable par la langue dans laquelle il est né et a été élevé ; notre entendement et notre fantaisie sont liés à celle-ci. Mais, par ailleurs, tout homme pensant librement, de manière indépendante, contribue à former la langue. [...] C'est pourquoi tout discours libre et supérieur demande à être saisi sur un double mode, d'une part à partir de l'esprit de la langue dont les éléments le composent, comme une exposition marquée et conditionnée par cet esprit, engendrée et vivifiée par lui dans l'être parlant ; d'autre part il demande à être saisi à partir de la sensibilité de celui qui le produit comme une oeuvre sienne, qui ne peut surgir et s'expliquer qu'à partir de sa manière d'être.

Paraphraser, imiter ou traduire véritablement

Ainsi considérée, la traduction n'apparaît-elle pas comme une entreprise un peu folle? C'est pourquoi, désespérant d'atteindre ce but, ou, si l'on veut, avant même d'être parvenu à le penser clairement, on a inventé, non par véritable sens de l'art de la langue, mais par nécessité spirituelle et par habileté intellectuelle, deux autres manières de connaître les oeuvres des langues étrangères, qui tantôt se débarrassent violemment de ces difficultés, tantôt les contournent, mais en abandonnant complètement l'idée de la traduction ici proposée ; ce sont **la paraphrase et l'imitation**. **La paraphrase** veut éliminer l'irrationalité des langues, mais de façon purement mécanique. [...]

L'imitation, en revanche, se plie à l'irrationalité des langues ; [mais] n'est plus l'oeuvre même, l'esprit de la langue d'origine n'y est plus présenté et agissant [...].

La paraphrase est davantage utilisée dans le domaine des sciences, l'imitation dans celui des beaux-arts [...] aucun des deux, à cause de la distorsion même de ce concept qu'il représente, ne peut être examiné ici plus en détail ; ils ne figurent ici que comme des points limites du domaine qui nous concerne.

Mais alors, quels chemins [...] prendre [...]? À mon avis, il n'y en a que deux. *Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre.* [...] La première traduction est parfaite en son genre quand l'on peut dire que, si l'auteur avait appris l'allemand aussi bien que le traducteur le latin, il aurait traduit son oeuvre, originellement rédigée en latin, comme l'a réellement fait le

traducteur. L'autre, en revanche, ne montrant pas comment l'auteur aurait traduit, mais comment il aurait écrit originellement en allemand et en tant qu'Allemand [...]. Suivent cette méthode, évidemment, tous ceux qui utilisent la formule selon laquelle on doit traduire un auteur comme il aurait lui-même écrit en allemand.

[...] La première est une compréhension scolaire qui s'ouvre un passage gauchement, laborieusement et presque avec répugnance, à travers chaque phrase, et pour cette raison ne parvient jamais à la claire intuition du tout, à la vivante compréhension de l'ensemble. [...] Mais il y a encore une autre compréhension qu'aucun traducteur n'est capable de reproduire [...] [Nous] Pensons à ces hommes [qui] se situent complètement du point de vue de la vie de l'esprit, à l'intérieur d'une autre langue et de ses produits, et, lorsqu'ils se livrent à l'étude d'un monde autre, laissent leur propre monde et leur propre langue leur devenir complètement étrangers [...]. La traduction est donc liée à un état des choses qui se trouve à mi-chemin entre les deux, et le traducteur doit se donner pour but de fournir à son lecteur une image et un plaisir semblables à ceux que la lecture de l'oeuvre dans la langue d'origine procure à l'homme cultivé [...] et qui [...] continue à percevoir la différence entre la langue dans laquelle elle est écrite et sa langue maternelle. »

Résumé des idées de Schleiermacher :

Friedrich Schleiermacher souligne dans son traité sur la traduction plusieurs problèmes liés tant à la traduction interlinguale qu'à celle intralinguale :

Premièrement, il se rend compte de la nécessité de reformuler même les discours produits dans la même langue après l'écoulement d'un certain temps, puisque les langues naturelles évoluent sans cesse et la manière de s'exprimer aussi. Il évoque ici l'évolution diachronique des langues humaines et sa conséquence pour la communication même au sein d'une même langue.

Deuxièmement, en disant que l'on doit parfois reformuler ses propres paroles au bout d'un certain temps, il prend en considération l'évolution de l'idiolecte de chaque personne.

Troisièmement, il met l'accent sur l'influence mutuelle entre la langue que l'on parle et la pensée. La pensée ne peut exister indépendamment de la langue, et la langue qu'un homme parle influence sa manière de réfléchir. Or, la formulation libre des idées par des locuteurs d'une langue influence et modifie à son tour celle-ci.

Quatrièmement, Schleiermacher fait distinction, dans le domaine de la traduction entre deux langues, entre l'interprétation (traduction des discours et textes d'affaires, on dirait aujourd'hui de textes et discours pragmatiques) et la véritable traduction (par laquelle il entend la traduction de textes littéraires et philosophiques, ou autres textes relevant des sciences humaines ou sciences tout court).

Finalement, il présente les différentes manières ou stratégies de traduction que peut adopter un traducteur. Il est défenseur de la traduction que l'on qualifierait comme sourcière, étrangéïsante, qui présente l'oeuvre étrangère au lecteur cible en obligeant celui-ci à faire un effort mental et intellectuel pour comprendre l'oeuvre étrangère dans son étrangéité et originalité.

A.VI. Angleterre, Allemagne, Espagne, France, XIX^e siècle - première moitié du XX^e siècle ; Walter Benjamin, José Ortega y Gasset, Valéry Larbaud

Angleterre

Deux tendances opposées peuvent être remarquées au début du XIX^e siècle :

1) la traduction vue comme catégorie de pensée, avec le traducteur considéré comme un génie créateur qui est en contact direct avec le génie de l'original, et qui sert à enrichir sa littérature et sa langue nationales (voir les idées des romantiques allemands, F. Schleiermacher et d'autres), et

2) la traduction vue comme une activité mécanique dont la fonction est de «faire connaître» un auteur ou un texte. Les deux tendances rejoignent les idées des romantiques allemands, traducteurs, écrivains et philosophes, sur la traduction.

Vers la fin du XIX^e siècle, l'attention des traducteurs se déplace vers l'exactitude technique. (Bassnett, 1992 : 65-66)

Selon **John Hookham Frere** (1769-1846), diplomate et traducteur britannique, « la langue de la traduction devrait être, dans la mesure du possible, un élément pur, impalpable et invisible, le médium de pensée et de sentiment, et rien de plus » ; « la langue ne devrait jamais attirer l'attention sur elle-même ». C'est ce que Hookham exprime dans la préface à sa traduction d'Aristophane (1840). (Bassnett, Lefevere, 1992 : 40-41) Cette opinion est en opposition directe avec celle des romantiques et postromantiques allemands et britanniques :

Le postromantisme : Friedrich Schleiermacher a proposé la création d'un sous-langage spécial à l'usage des traducteurs ; cette idée fut suivie et partagée par quelques traducteurs anglais, comme F. W. Newman, Thomas Carlyle, ou William Morris. (Bassnett, 1992 : 67)

Les traductions de **William Morris** (1834-1896), traducteur de *l'Odyssee* d'Homère ou de *l'Énéide* de Virgile, se caractérisent par un langage archaïsant, difficile à lire. Le lecteur

est invité à rencontrer, à travers l'étrangéité du texte traduit, l'étrangéité de la société dont émane le texte original.

Voici d'autres traducteurs anglais de la période victorienne, se faisant remarquer par une précision et exactitude technique de leurs traductions.

Thomas Carlyle (1795-1881) a beaucoup employé, dans ses traductions de l'allemand, les structures syntaxiques élaborées, si typiques pour cette langue.

Dante Gabriel Rossetti (1828-1882) dans sa *Préface* de *Early Italian Poets* (1861) déclare que « le seul motif valable pour mettre un poète en une langue moderne doit être de doter une nation moderne, dans la mesure du possible, d'une beauté supplémentaire », même lorsque les originaux ont été souvent obscurs et imparfaits. (Cela justifierait les « améliorations » du texte de la part du traducteur.)

Les traducteurs anglais de cette époque-là se caractérisent par le respect de l'original. Ils font des traductions souvent archaisantes, destinées à une minorité de lecteurs. D'où la conception de la traduction comme d'une activité pouvant intéresser peu de monde (selon l'hypothèse lancée par Susan Bassnett, 1980).

Ces traducteurs partagent en général une attitude élitiste envers la traduction : le traducteur est celui qui enrichit la littérature et la langue cible, il aide le lecteur à comprendre le texte source. La traduction est censée servir d'instrument pouvant faciliter la lecture de l'original : le style, l'élégance de l'écriture du traducteur sont considérés comme étant de moindre importance, ce qui mènerait paradoxalement à une certaine dévalorisation de la traduction (au sein de la culture anglaise de l'époque, mais aussi des époques suivantes).

Henry Wadsworth Longfellow (1807-1881) ajoute une autre dimension à la réflexion traductologique : le traducteur doit reporter ce que l'auteur dit et aussi comment il le dit, sa tâche n'est en revanche pas d'expliquer ce que l'auteur veut dire (cela est le rôle du commentateur) ; il est donc partisan de la traduction fidèle, adéquate. (Bassnett, 1992 : 68)

Allemagne

Walter Benjamin (1892-1940)

philosophe, historien de l'art, critique littéraire, critique d'art et traducteur allemand (notamment de Balzac, Baudelaire et Proust) de la première moitié du XX^e siècle, rattaché à l'école de Francfort.

<http://www.erudit.org/revue/meta/2000/v45/n4/002221ar.pdf>

« Écrit en 1921 et publié en 1923 comme préface à la traduction allemande des *Tableaux parisiens* de Baudelaire, l'essai sur la traduction de Walter Benjamin (*Die Aufgabe des Übersetzers*) figure sans conteste parmi les textes phares en épistémologie de la traduction.

Jusqu'à la publication des retraductions anglaise et française qui paraissent dans le numéro spécial de la revue *Meta*, (XLV, 4, 2000) consacré à Benjamin et à son célèbre essai (ce numéro spécial était aussi dédié à la mémoire de **Robert Larose**, 1951-1997, co-fondateur de la revue *TTR, Traductologie, Terminologie, Rédaction*, de l'Association canadienne de traductologie, auteur des *Théories contemporaines de la traduction*, 1989, et professeur de traduction à l'Université de Montréal), le public français avait surtout eu accès à la traduction de Maurice de Gandillac (« La tâche du traducteur », 1971).

Plutôt que d'être associé à la traduction de Baudelaire avec laquelle il était d'abord publié, on a souvent fait lien entre ce texte et un autre essai de Benjamin, *Sur le langage en général et sur le langage humain* (1916), où il pose le langage comme expression d'une essence spirituelle qui se communique dans le langage mais n'est pas le langage même, qui se distingue de lui. (Ballard, 1992 : 253)

Il s'agit d'un texte très complexe, d'une lecture et d'une interprétation difficile, et qui a été beaucoup commenté par la suite. L'essai a suscité surtout un grand intérêt des poststructuralistes qui en sont restés assez influencés. La réflexion poststructuraliste sur la traduction s'est constituée, avant tout dans les travaux des déconstructionnistes (voir le glossaire) tels que Jacques Derrida ou Paul De Man (1979, 1986), comme un commentaire de ce texte de Walter Benjamin.

Réécriture de *La Tâche du traducteur* par Jacques Derrida : « *Psyché, Invention de l'autre* (tome 1) », Ed. Galilée, 1987, p. 224 - Les tours de Babel, <http://www.idixa.net/Pixa/pagixa-1006211837.html> :

«Les langues ne sont pas étrangères les unes aux autres. Abstraction faite de leurs relations historiques, elles sont toutes, *a priori*, apparentées. Il y a entre elles un rapport intime, dissimulé, qu'aucune traduction ne peut révéler complètement mais dont témoigne la traductibilité des textes. Dans ce rapport se cache le vrai ou *pur langage*. Il est impossible de le créer, mais il est possible de le représenter en germe.

Une traduction doit attester de la façon la plus exacte possible de la parenté entre les langues. Elle n'a pas de prétention à l'objectivité, elle ne reflète pas l'original, ne lui ressemble pas. Elle est une mutation, un renouveau du vivant, une modification de l'original même, qui continue à mûrir à travers elle. De génération en génération, les mots changent de sens, les subjectivités évoluent. En traduisant l'oeuvre, on tient compte de ce processus historique et fécond. Ce ne sont pas deux langues mortes qui sont mises en relation, c'est la parole de l'écrivain qui poursuit son enfantement. L'enjeu de la traduction est moins la réception ou la reproduction du texte que sa survie.

Quelle est la tâche du traducteur? Ce n'est pas d'adapter le contenu d'une oeuvre à de nouveaux lecteurs, ceux qui ne comprennent pas la langue d'origine, car l'oeuvre elle-même (l'original) ne s'adresse pas aux lecteurs. C'est de s'acquitter d'une dette.

Restituer le sens de l'oeuvre ne suffit pas. Il faut exhiber le langage dans sa pureté magique, mystérieuse. Ce n'est pas une transposition dans une autre langue, c'est une création.

Toute traduction étant imparfaite, il en faut toujours d'autres : autant de langues, autant de traductions, autant de différenciations. Contrairement au serpent de la bible, dont la connaissance est sans nom, l'homme peut imiter le verbe créateur de manière créative. S'il suit le chemin proposé par le serpent, il commet une faute : faire du langage un système de signes ou de jugements purement imitatif.

(Par la traduction, le langage humain fait passer le langage des choses, anonyme et muet, en noms et paroles) :

Quelle est la tâche du traducteur? Pour éveiller dans une autre langue l'écho de l'original, il doit découvrir l'intention cachée dans le texte. Il ne s'agit pas de l'intention naïve et intuitive de l'écrivain, mais de celle qui est inscrite sous forme ultime, dérivée, idéale, dans l'oeuvre singulière. Elle ne se situe pas dans la langue de l'original, dans les phrases et jugements pris un par un, mais dehors, dans le langage vrai. Toute pensée s'efforce de révéler l'ultime secret de ce langage, qui lui-même est silencieux.

Tout doit tendre à la *restitution du sens*. Pour y accéder, la fidélité et la liberté sont tous deux nécessaires. Apparemment, elles sont contradictoires. Une traduction littérale peut trahir le sens, et une liberté débridée peut être incompatible avec sa restitution. Ce qui compte est la visée : rendre reconnaissable le texte comme fragment d'un langage plus grand, exprimer le désir d'une complémentarité des langues, laisser passer l'incommunicable qui est en toute oeuvre et en toute langue. S'il n'y a pas que du langagier ou du communicable dans l'oeuvre, il faut exercer sa liberté pour transposer le pur langage qui y est captif, et le libérer dans sa propre langue, dont les barrières sont brisées.

(Dans les traductions se cache le langage vrai, qui n'est pas l'original mais le lieu où toutes les langues tombent d'accord, même si les phrases ne parviennent pas à s'entendre) :

Les mauvaises traductions ont deux caractéristiques : elles cherchent à transmettre un message, et elles prétendent servir le lecteur. Mais si l'oeuvre est traductible, ce n'est pas pour être communiquée. C'est du fait de son essence, de son exigence intérieure, qui ne dépendent pas du lecteur. La traductibilité tient à la vie et à la survie de l'oeuvre. Elle n'est pas la conséquence de sa popularité, ni de la plus ou moins grande facilité de la traduction. Elle tient à la *traductibilité de principe* des oeuvres, qui est leur loi, même si en pratique elles ne sont jamais traduites.

Si l'on peut traduire, c'est parce qu'il y a entre toutes les langues une parenté. Cette parenté ne tient pas à une ressemblance, mais à des intentions complémentaires, une

visée commune aux différentes langues. C'est cette visée commune que Benjamin appelle le pur langage (ou le vrai langage), cette pensée de Dieu qui garantit la correspondance entre les langues. Quand deux langues désignent la même chose, elles ne le font pas exactement de la même façon, elles se complètent. Si l'on pouvait savoir à quelle distance se trouve chaque langue de ce langage pur, si l'on pouvait trouver un lieu où les langues se réconcilient et s'accomplissent, on atteindrait le terme messianique de l'histoire linguistique, celui qui permettrait la survie éternelle des oeuvres et la renaissance indéfinie des langues. Dans l'immédiat, une telle solution est refusée aux hommes. Il reste toujours, dans une oeuvre, un intouchable non transmissible.

(Une oeuvre littéraire est traductible par essence, car elle vise le langage pur, jusqu'alors dissimulé dans les langues) :

Pour connaître une oeuvre, la connaissance du spectateur ne sert à rien. Il ne faut tenir compte ni d'un public déterminé, ni d'un récepteur «idéal», ni des conditions de la réception, mais seulement de l'essence de l'oeuvre, et accessoirement de l'essence de l'homme en général. Seules les mauvaises traductions cherchent à servir le lecteur. Les «bonnes» traductions ne visent que le contenu de l'oeuvre.

(Aucune oeuvre ou forme d'art ne s'adresse à quelque lecteur, spectateur ou auditeur que ce soit, car une oeuvre n'est ni un message, ni une communication) :

Traduire, ce n'est ni recevoir, ni communiquer, ni représenter, ni reproduire. C'est un engagement, une responsabilité. Il faut s'acquitter d'une dette. Laquelle? Le traducteur est un héritier. On lui a fait don d'une semence, et il doit la rendre. Pour cela, il ne peut en rester à la restitution d'un sens [car cette restitution est impossible], son obligation va plus loin : il doit contribuer à la maturation de l'oeuvre, la faire vivre plus et mieux.

(La traduction n'est ni une réception, ni une communication, ni une reproduction d'un texte dans une autre langue : c'est une opération destinée à assurer sa survie comme oeuvre) :

L'oeuvre [si c'est une oeuvre] *exige de survivre*. Il ne s'agit pas de se reproduire à l'identique, mais de laisser grandir et développer son héritage. Pour s'étendre vers d'autres langues [mais aussi pour se renouveler dans sa langue d'origine], il lui faut *un traducteur* à la fois fidèle et inventif, un traducteur dont la fonction ne serait pas [seulement] de rendre le sens de l'original, mais de le faire fructifier, d'agrandir et d'altérer les deux langues, d'accomplir à partir de l'oeuvre un nouvel ensemble. On peut comparer cette tâche au contrat de mariage. Il promet la naissance d'un enfant, irréductible à une simple reproduction de ses parents, qui sera source lui-même d'invention et d'histoire. » (C'est nous qui soulignons.)

Pour l'interprétation, et donc aussi pour la traduction d'une oeuvre, Benjamin refuse complètement l'esthétique de la réception : l'oeuvre artistique n'est pas adressée à celui

qui la reçoit et une traduction n'est jamais adressée aux lecteurs qui ne sont pas capables de comprendre l'original. Benjamin considère comme inutile de prendre en compte un récepteur, fût-il idéal. (Ballard, 1992 : 255) La transmission de l'information est donc sans importance selon le philosophe allemand : le rôle essentiel d'une traduction est de saisir l'essence de l'oeuvre et la faire survivre dans le temps. En saisissant l'essence, le traducteur peut libérer cette langue qui est renfermée et présente primordialement en chaque langue, et qu'il appelle le *pur langage*.

Il semble que Benjamin ait rêvé d'une langue paradisiaque, soit d'une langue originale perdue après l'écroulement de la Tour de Babel (voir l'entrée « Babel » dans le glossaire). La tâche du traducteur est de reconstruire, recréer la *langue*. (Nergaard, 1993 : 48-49) La traduction a un rôle important car à travers elle, on peut recréer l'unité entre les langues, qui sont comme morceaux d'un seul vase, représenté par la langue originale. La vision de Benjamin de la tâche du traducteur est assez valorisante pour le traducteur : il confère à celui-ci un rôle primordial dans la survivance des oeuvres littéraires du passé. Le traducteur dans la conception de Benjamin est un être créateur dont l'action contribue au rapprochement des langues vivantes à la langue originale prébabélique.

Car le rôle de la traduction n'est pas seulement celui de perpétuer l'original, mais aussi « d'exprimer le rapport le plus intime entre les langues ». Et ce rapport intime entre les langues est celui d'une convergence particulière qui consiste en ce que « les langues ne sont pas mutuellement étrangères, mais *a priori* et abstraction faite de toutes relations historiques, parentes en ce qu'elles veulent dire », ce qui rappelle beaucoup la réflexion de Roman Jakobson sur le rapport entre les langues et la traduction. « Les langues visent la même chose », ce qui signifie que les langues se complètent dans leur intention qui est de converger vers la « langue mère ». « La traduction effleure cet endroit où les langues se réconcilieront ». La traduction est le moyen de saisir l'insaisissable, l'*essence de l'original*. S'il existe une langue vraie, elle est cachée dans les traductions. L'étrangeté qu'apporte la traduction est la manière dont on peut effleurer la langue originale, la « langue mère ». Walter Benjamin met aussi l'accent sur le respect pour l'Autre dans le texte (voir aussi Oseki-Dépré, 2011 : 86, 102-103).

Espagne

José Ortega y Gasset (1883-1955) philosophe, sociologue, essayiste, homme de presse et homme politique espagnol.

Il a consacré à la traduction l'essai *Miseria y Esplendor de la traducción* (1937), pendant son exil en Argentine. Ce texte a été publié dans un premier temps par « épisodes » dans le quotidien *La Nación de Buenos Aires*, et ensuite, en version intégrale, dans les oeuvres complètes de l'auteur (J. Ortega y Gasset, « Miseria y esplendor de la traducción », *Obras completas*, Madrid, Revista de Occidente, 1961, Tome V, 433-452.)

« Traduire n'est-il pas un désir irrémédiablement utopique ? Je m'approche chaque jours de plus de l'idée que tout ce que l'homme fait est une utopie. [...] Dans le champ intellectuel, il n'y a pas de tâche plus humble (que celle du traducteur) et malgré cela, plus immense. [...] Que fera le traducteur avec le texte rebelle ? Il renfermera l'écrivain traduit dans la prison du langage normal, donc il le trahira. Traduttore, traditore. » (Nergaard, 1993 : 181-183)

Pour la réflexion de Ortega y Gasset sur la traduction est typique un scepticisme quant à la possibilité de bien traduire un texte, de transmettre l'intention de l'auteur original dans sa totalité ; il met ainsi en valeur la grande responsabilité morale du traducteur et l'importance sociale de son métier.

France

Valéry Larbaud (1881-1957), écrivain français, poète, romancier, essayiste, connaissant anglais, allemand, italien et espagnol. Il fit connaître les grandes oeuvres étrangères en France. Il a consacré à l'histoire du métier de traducteur, que lui-même exerça avec assiduité, un livre volumineux *Sous l'invocation de saint Jérôme* (Paris, Gallimard, 1946, 341 pp.).

Selon Mathieu Guidère, les traductologues français les plus marquants du XX^e siècle sont : Georges Mounin (1910-1993), Antoine Berman (1947-1991), Danica Seleskovitch (1921-2001), Henri Meschonnic, Jean-René Ladmiral, Marianne Lederer, Michel Ballard (Université d'Artois, Arras), Daniel Gile. (Guidère, 2010 : 30)

Testez vos connaissances (Introduction et Chapitres A.I – A.VI.) :

- 1) Quels sont les phénomènes étudiés par la traductologie ?
- 2) De quelle époque date le début de la traductologie en tant que discipline scientifique ?
- 3) Quels sont les fondateurs de cette discipline ?
- 4) Comment se manifeste la reconnaissance publique du métier du traducteur au XX^e siècle, tant en Europe et aux États-Unis qu'en Tchécoslovaquie et en République tchèque ?

- 5) Quel était le cadre théorique dominant pendant des siècles le discours sur la traduction littéraire (éventuellement sur la traduction des oeuvres relevant des sciences humaines telles que l'histoire ou la philosophie) ? Sur quelles questions portait le débat et la réflexion des traducteurs, écrivains, philosophes et théoriciens de la traduction ?
- 6) Quelles sont les principales stratégies de traduction dominantes dans l'histoire ?